

The President's Last Bang

Geuddae Geusarandeul
de Im Sang-soo

Fiche technique

Corée du Sud - 2005 -
1h42

Réalisation & scénario :
Im Sang-soo

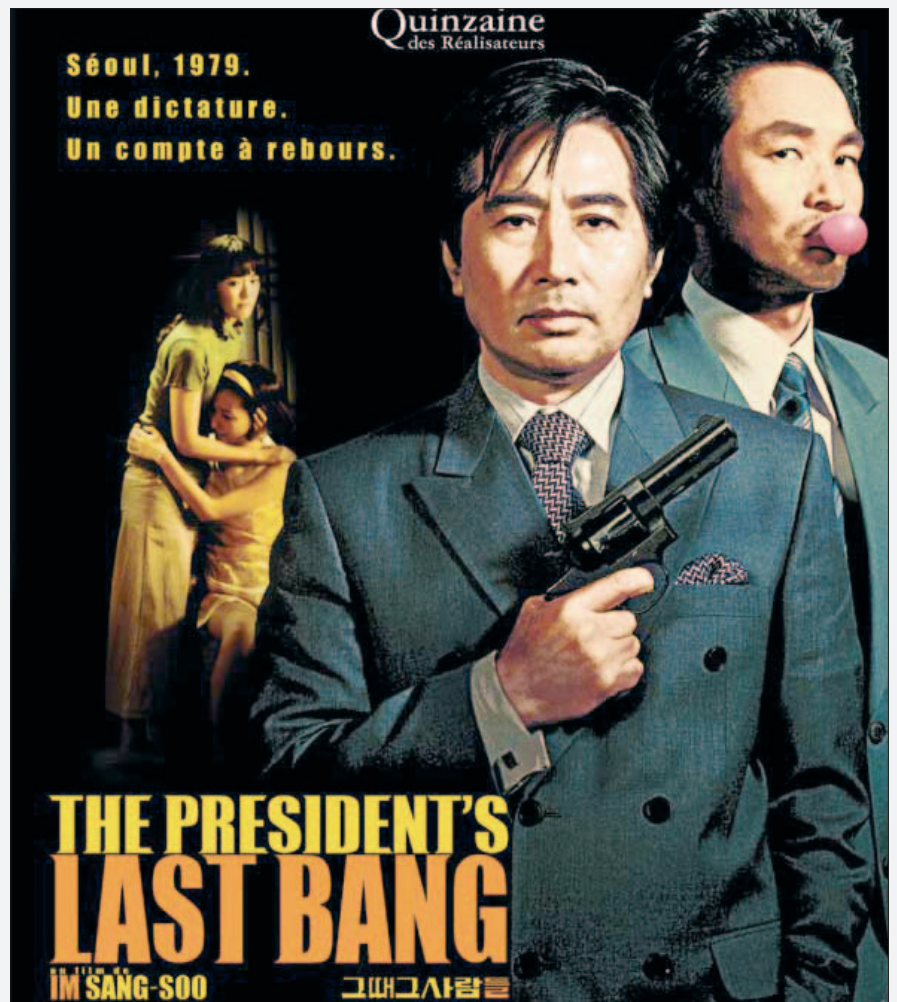
Image :
Kim Woohyung

Montage :
Lee Eunsoo

Musique :
Kim Hongjip

Décor :
Lee Minbok

Interprètes :
Han Sukgyu
Baik Yoonshik
Song Jaeho
Kim Eungsoo
Jeong Wonjoong
Kwon Byunggil



Résumé

Séoul 1979. Un dîner privé réunit pour une soirée le Président de la République et ses trois plus proches collaborateurs : son chef de sécurité, son secrétaire, et le Directeur de la CIA coréenne, tous trois se disputant les faveurs du Président. Une chanteuse pop, starlette montante, et une autre jeune femme ont été conviées pour distraire ces messieurs... Pendant ce temps, le

Directeur de la CIA se prépare à assassiner le Président. Il quitte la pièce quelques instants afin d'instruire une dernière fois ses agents du déroulement des opérations.

Critique

Le film aurait pu s'appeler la *Conjuration des imbéciles*. En coréen, le titre, **Geuddae Geusarandeul**, veut dire quelque

L E F R A N C E

chose comme «les gens de cette époque», en référence à une chanson qui se trouve être très populaire là-bas. Pas seulement parce qu'elle charme les oreilles des Coréens, mais parce qu'elle leur évoque illico un épisode décisif et sanglant de leur histoire. En effet, selon l'historiographie officielle (donc peu ou prou, selon la légende), le dictateur Park Chung-hee était en train d'écouter ce morceau lorsque le chef de sa sécurité lui tira dessus à bout portant dans la nuit du 26 octobre 1979, mettant fin à près de vingt ans d'un règne sans partage. **The President's Last Bang** raconte cette nuit de dépravation sénile, de renversements d'alliance, de chaos politique et de gabegie nationale sous une forme tout à fait surprenante et virtuose, mêlant la reconstitution factuelle, le thriller et la satire.

Im Sang-soo poursuit avec ce quatrième long métrage une entreprise de déconstruction de l'identité coréenne, menée jusqu'à présent plutôt du côté des mœurs avec des films féministes (**Girl's Night Out**), sexuellement crus (**Une femme coréenne**) ou générationnels (**Tears**), et désormais aussi sur le front politique. Il compare sa démarche à celle qui guidait les débuts de Shohei Imamura contre les hypocrisies japonaises. La sortie du film en Corée, en février, s'est révélée particulièrement houleuse, le producteur engageant même un garde du corps pour veiller sur le cinéaste en attendant que la fièvre retombe.

Vu d'ici, ça peut sembler abstrait, mais la société coréenne reste traversée par des tensions idéologiques qui continuent de faire

des étincelles, et finissent par produire de sacrés bruits d'égout. Pour les uns, Park Chung-hee, qui accéda au pouvoir par un putsch en 1962, a modernisé le pays en impulsant une vigoureuse industrialisation et en réformant l'économie, avec un mixte de planification étatique et de conversion au libéralisme. Les Américains ont d'abord vu en lui un équivalent coréen du Mustafa Kemal turc, avant de s'en méfier. Pour d'autres, il fut surtout un ancien collabo des Japonais, qu'il avait servis dans la Mandchourie occupée au début de sa carrière, puis qui a fait enlever, torturer et assassiner tous ses opposants démocrates. Park a rempli les cachots sans pour autant vider les caisses. Quand il arrive au pouvoir, la Corée du Sud sixties est encore un pays à 60 % agricole. Avec lui et le double appui américain et japonais, le bond économique est foudroyant. Pourtant, les comptes occultes de cette époque (et de celle qui suivit, dans les années 80, guère plus reluisante) méritent inventaire.

Or c'est là que les ennuis commencent. Im Sang-soo, joint par e-mail, évoque, depuis Séoul, l'ambiance nerveuse à la sortie de **Last Bang** : «La fille de Park est actuellement à la tête du principal parti d'opposition, le Grand National Party et elle est une candidate sérieuse pour la prochaine présidentielle. Son parti savait quel genre de film j'étais en train de tourner. Ils n'ont rien entrepris parce que la Constitution protège la «liberté d'expression». Cependant, une fois le film terminé, le plus gros distributeur local, CJ Entertainment, a renoncé à

le sortir après l'avoir vu. Le plus puissant journal de la droite dure a publié la critique la plus virulente que l'on puisse imaginer, pas dans ses pages «culture» mais dans les pages «politique». Enfin, le fils de Park qui, lui, n'appartient pas au monde politique, m'a poursuivi en justice pour diffamation contre son père. La décision du juge, marquée du sceau de la corruption politique, s'en est suivie (l'intro et le générique de fin, contenant des images d'archives, ont été censurés, ndlr). C'était absurde.» L'absurdité est même totale lorsque, au début du film, un carton nous annonce que l'on va assister à une «œuvre de fiction» : «C'est mon producteur qui a eu cette idée stupide. Ce que vous voyez dans le film, c'est vraiment ce qui s'est passé, faites-moi confiance !», s'énerve le cinéaste qui ne s'embarrasse plus de périphrases.

En une heure quarante, le tableau que brosse Im Sang-soo de l'état de déliquescence du pouvoir à la fin des années 70 exerce une fascination immédiate. Au début du film, les hommes de la KCIA (la CIA locale) s'activent à la préparation d'une soirée fine en l'honneur du président Park. Une prostituée et une chanteuse d'enka (pop japonaise) sont prestement invitées à se joindre aux agapes de la Maison Bleue, l'ancien quartier général de l'administrateur japonaise, devenue l'un des épicrocentres de la dictature. Autour de Park, représenté ici comme un libidineux pête-sec, son secrétaire particulier Yang, le chef de la sécurité, le flagorneur et huileux Cha, et l'officier Kim, chef de la KCIA, en proie à d'intolérables difficultés gastriques. Dans les

jardins de la villa, la ronde des gardes et agents de protection laisse encore croire que l'ordre est maintenu. Ce n'est cependant déjà plus qu'une surface de paille qui va soudainement s'effondrer. Car, on s'en rend compte rapidement, le despote n'est déjà plus qu'un fantôme ou un fantoche, et toute l'énergie de l'Etat une clique de militaires et de mafieux en sursis se consacre à maintenir l'illusion que le pays va quelque part.

Le cinéaste a déclaré qu'il voulait restituer dans une unité de temps au souffle court (une nuit catastrophique) la substance de longue haleine du régime de Park. Ce qui est surprenant, c'est le ton sardonique de la reconstitution, qui brise à coups de marteau l'illusion d'un passé rationnel, orienté vers le progrès. A la place, une agitation cruelle, des propos licencieux, une garde prétorienne fruste et humiliée, des actes dénués de sens, un luxe pourrissant. Subitement, sur un coup de tête, l'officier Kim, l'homme fort des services secrets, improvise une insurrection de palais, donne des ordres, qui sont autant d'appels au sacrifice, au nom de la nation et de la démocratie. Le carnage qui occupe le cœur glacé du film est d'ordre shakespearien, il mêle dans un bain de sang la grandeur de l'irréparable et le ridicule de cet irréparable. On peut reprendre textuellement un passage d'*Au cœur des ténèbres* de Conrad pour dire ce que le film montre, la hardiesse inutile du coup d'Etat, la faiblesse de vue des séditionnaires : «(...) il n'y avait pas un atome de prévoyance ni de réflexion sérieuse dans tout ce ramassis d'individus, et ils ne

semblaient pas se douter qu'elles sont indispensables à la bonne marche du monde».

Inquiets aussi bien de la menace communiste venue de la Corée du Nord que désireux de s'émanciper du parrainage américain (l'équipe Jimmy Carter à l'époque), Park et sa clique s'étaient isolés sur la scène internationale, et Sang-soo explicite en quelques scènes le niveau de paranoïa du régime qui voit des ennemis partout et la désorganisation absolue de toutes les institutions depositaires de l'autorité. La façon dont de simples gardes-barrière refusent l'entrée du ministère de la Défense à un général vociférant n'est que l'un des détails comiques qui fourmillent d'une scène à l'autre, les personnages de second ou troisième plan venant toujours ruiner les ultimes efforts de dignité des représentants du pouvoir. (...)

Didier Péron

Libération- 5 octobre 2005

(...) Hormis son épilogue, le film se déroule dans l'entourage très proche du président, le jour de son assassinat. Montées de manière brute, quelques scènes triviales suffisent à dresser, dans une première partie très rythmée, le tableau de la clique des hommes de main du président, tous corrompus et grotesques, uniquement préoccupés de leurs privilèges personnels. Le film commence dans une sorte de maison de passe, où les jeux d'un groupe de jeunes filles aux seins nus s'ébaudissant dans une piscine sont brutalement interrompus par l'intervention musclée d'un agent du gouvernement venu enlever la

maquerelle en chef et une de ses filles.

Puis on découvre, successivement, le directeur des services secrets qui se plaint de ses problèmes d'haleine, le chef de la sécurité en slip, à la recherche de son pantalon, devisant de politique avec l'un de ses collaborateurs, le secrétaire du président s'apitoyant sur la solitude de son patron et formulant le projet de lui trouver une jeune veuve, et des citoyens par dizaines en train de se faire torturer dans les sous-sols d'une administration... Pendant ce temps-là, l'hymne national est joué en plein air, et les passants se divisent sur l'utilité de s'immobiliser pendant la durée du morceau, comme c'est la règle, ou de s'en moquer littéralement. En bref, le pays va mal. Tout va très vite, et le spectateur est d'autant plus décontenancé que ces actions crues et burlesques sont mises en scène avec une grande élégance, dans de longs et beaux plans-séquences. Im Sang-soo joue de ces contrastes tout au long du film, et la seconde partie est réellement virtuose. Elle se déroule entièrement dans le QG des services secrets coréens, au cours d'un dîner intime et fortement arrosé, rassemblant le président et ses hommes de main, ainsi que deux jeunes femmes invitées pour égayer l'atmosphère. C'est là qu'a lieu la tuerie, mi-préméditée, mi-improvisée, au cours de laquelle le président va perdre la vie. Présenté sans conviction ni mot d'ordre comme une action à mener pour une vie meilleure, le coup d'Etat, qui ne visait rien d'autre qu'une révolution de palais ridicule, se retourne

pitoyablement contre ses instigateurs. Ne reste alors aux fidèles du président qu'à se redistribuer entre eux les charges du pouvoir et à confortablement perpétuer le régime. Dans un pays où les descendants de certains de ces bureaucrates sont devenus les figures de proue de la scène politique contemporaine, on comprend aisément que la vision du cinéaste ait créé quelque remous.

Isabelle Regnier

Le Monde - 5 octobre 2005

(...) Im Sang-soo (remarqué, l'an dernier, avec **Une femme coréenne**) n'idéalise personne. «On sent tous mauvais», dit l'un des personnages, et on doit prendre cette réplique au propre comme au figuré. Les conjurés qu'il nous montre sont des courtisans repentis. Et leurs motivations sont troubles, opaques, dissimulées sous leurs actes, qui seuls intéressent le réalisateur.

Son film ressemble au travail d'un flic qui s'intéresserait aux détails - qui était là ?, qui a fait quoi ? - pour mieux avoir une vision globale des faits. Dès les premières minutes, un travelling latéral fait défiler les pièces d'une prison où l'on pratique la torture au nom du président. Avant et après la tuerie, des mouvements de caméra similaires - le dernier, en plongée pour accentuer le propos - semblent faire le point, résumer les événements. A la manière des chapitres d'un livre ou des titres d'un journal.

Cette rigueur, qui n'exclut paradoxalement ni émotion ni lyrisme, faiblit dans la dernière demi-heure, lorsque le ridicule s'impose. On sourit, bien sûr, devant ce responsable de la sécurité refoulé de son ministère par ses propres troupes. Ou de cet imbécile couvrant d'une casquette pudique l'intimité du cadavre présidentiel. Mais la dérision insolente qui plane sur le film est si forte que la farce, curieusement, l'affaiblit un instant. Le film a soulevé des remous à Séoul, notamment auprès de la fille de Park Chung-hee. Moins, semble-t-il, parce que son père était dépeint comme un dictateur que parce qu'il avait la faiblesse d'aimer les chansons japonaises et les jeunes filles en fleur. L'honneur familial des tyrans est, parfois, aussi bizarre que les motivations de ceux qui les tuent.

Pierre Murat

Télérama n°2908 - 8 oct. 2005

Le réalisateur

Fils d'un critique de cinéma, Im Sang-soo étudie la sociologie avant de s'orienter à son tour vers le 7e art en intégrant la Korean Film Academy en 1989. Il passe de la théorie à la pratique par la voie de l'assistanat, notamment auprès d'Im Kwon-taek au début des années 90.

En 1998, Im Sang-soo réalise son premier film, **Girls' Night Out**, dans lequel trois femmes célibataires parlent crûment de

sexualité. Après ce premier essai couronné de succès, le cinéaste continue d'ausculter la société coréenne avec **Tears**, qui conte la dérive d'une bande d'adolescents à Séoul. Il accède à la reconnaissance internationale grâce à **Une femme coréenne**, audacieuse étude de mœurs présentée en compétition à la Mostra de Venise en 2003. Deux ans plus tard, Im Sang-soo fait sensation sur la Croisette avec **The President's last bang** (sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs), un film qui le voit s'attaquer à un autre sujet tabou : l'assassinat en 1979 du président Park Chung-hee.

www.allocine.fr

Filmographie

longs métrages :

Girls' Night Out	1998
Tears	2000
Une femme coréenne	2003
The president's last bang	2005

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com